

Poèmes hispaniques divers

Traduits en vers rimés

Christian Rinderknecht
rinderknecht@free.fr

Parte I

Rubén Darío

Chanson de carnaval

Muse, le masque apprête,
essaye un air jovial
et jouis et ris à la fête
du carnaval !

Dans la danse qui chavire,
que ta jambe rosée s'étire
et sonnent, comme d'une lyre,
tes éclats de rire.

Pour voler plus haut, ose :
vêts deux feuilles de rose,
comme fait ton compagnon
le papillon,

et que sur ta bouche adorée,
qui joint le chœur d'un joyeux air,
laisse l'abeille de Buenos Aires
son miel doré.

Joins la mascarade délurée,
pendant que grimace un *clown*
au visage peinturluré
comme Franck Brown ;

alors qu'Arlequin révéla
ses teintes au prisme dérobées ;
quand apparaît Pulcinella
et sa bosse enrobée,

dit à Colombine la merveille
ce que je pense d'elle, tout haut,
et ouvre une bouteille
pour Pierrot.

Qu'il te conte comment riment
ses amours avec la lune
et te fasse un poème en une
pantomime...

Donne la sérénade fine,
dorée par la mandoline,
porte une cravache argentine

pour le spleen.

Soit l'alpha et l'oméga :
grecque avec la cithare,
gaucho avec la guitare
de Santos Vega.

Montre ton splendide dos
parmi les rues de mèche
et joue et décore le corso
de roses fraîches.

Verse des perles sur le trésor
d'Andrade où coulent les Andes ;
pour Guido, dans sa houppelande,
de la poudre d'or.

Oublie peines, deuils et rides,
chante amours et douceurs,
cherche la fleur des fleurs
en Floride !

Avec l'harmonie tu l'enchantes
des rimes de cristal,
et tu effeuilles les plantes
d'un madrigal.

Pirouette, danse, inspire
vers fous et rimes joviales ;
célèbre la joyeuse lyre
les carnavals,

ses cris et ses chansons,
ses masques et ses déguisements,
ses perles, teintes et ornements
et pompons.

Et souffle la brise, que vire,
sonore, argentine, burlesque,
la victoire de ton rire
funambulesque !

Canción de carnaval

Musa, la máscara apresta,
ensaya un aire jovial
y goza y ríe en la fiesta
del carnaval.

Ríe en la danza que gira,
muestra la pierna rosada,
y suene, como una lira,
tu carcajada.

Para volar más ligera
ponte dos hojas de rosa,
como hace tu compañera
la mariposa.

Y que en tu boca risueña,
que se une al alegre coro,
deje la abeja porteña
su miel de oro.

Únete a la mascarada,
y mientras muequea un *clown*
con la faz pintarrajeada
como Franck Brown;

mientras Arlequín revela
que al prisma sus tintes roba
y aparece Pulchinela
con su joroba,

di a Colombina la bella
lo que de ella pienso yo,
y descorcha una botella
para Pierrot.

Que él te cuente cómo rima
sus amores con la luna
y te haga un poema en una
pantomima.

Da al aire la serenata,
toca el áureo bandolín,
lleva un látigo de plata

para el *spleen*.

Sé lírica y sé bizarra;
con la cítara sé griega;
o gaucha, con la guitarra
de Santos Vega.

Mueve tu espléndido torso
por las calles pintorescas
y juega y adorna el corso
con rosas frescas.

De perlas riega un tesoro
de Andrade en el regio nido,
y en la hopalanda de Guido,
polvo de oro.

Penas y duelos olvida,
canta deleites y amores;
busca la flor de las flores
por Florida.

Con la armonía le encantas
de las rimas de cristal,
y deshojas a sus plantas
un madrigal.

Piruetas, baila, inspira
versos locos y joviales;
celebre la alegre lira
los carnavales.

Sus gritos y sus canciones,
sus comparsas y sus trajes,
sus perlas, tintes y encajes
y pompones.

Y lleve la rauda brisa,
sonora, argentina, fresca,
la victoria de tu risa
funambulesca.

Rubén Darío. *Prosas profanas y otros poemas.* (1896)

Mienne

“Mienne” : de mon blason l’âme
 — vain rêve d’être libres !
 Mienne : jours d’équilibre ;
 mienne : tout rose tout flamme.

Quel arôme tu répands
 dans cette âme mienne
 si je nous sais amants !
 Ô Mienne ! Ô Mienne !

Mon sexe fort se coula
 dans ton sexe sans remords,
 deux bronzes neufs se coulant.

Toi si triste, moi si las...
 Mienne tant que la Mort
 oublie l’heure s’écoulant ?

Mía

Mía: así te llamas.
 ¿Qué más armonía?
 Mía: luz del día;
 mía: rosas, llamas.

¡Qué aroma derramas
 en el alma mía
 si sé que me amas!
 ¡Oh Mía! ¡Oh Mía!

Tu sexo fundiste
 con mi sexo fuerte,
 fundiendo dos bronzes.

Yo triste, tú triste...
 ¿No has de ser entonces
 mía hasta la muerte?

Rubén Darío. *Prosas profanas y otros poemas.* (1896)

Mienne dit

Ma pauvre âme livide
Était une chrysalide.
Ensuite, papillon
couleur vermillon.

Un zéphir inquiet
dit mon secret...
— L'as-tu jamais ouï ?

Ô Mienne ! Oh dis...
Ton secret est une
mélodie au clair de lune...
— Une mélodie ?

Dice Mía

Mi pobre alma pálida
era una crisálida.
Luego, mariposa
de color de rosa.

Un céfiro inquieto
dijo mi secreto...
— ¿Has sabido tu secreto un día?

¡Oh Mía!
Tu secreto es una
melodía en un rayo de luna...
— ¿Una melodía?

Syrinx¹

Syrinx, divine Syrinx ! Vers toi mon cœur s'allège,
vers le frêle roseau de ton sourire furtif ;
j'en ferai ma flûte, j'inventerai des motifs
qui extasieront d'amour les cygnes de neige.

À mon chant éperdu le temps sera enfin un atout ;
tel Pan dans les champs je ferai danser les chevreaux chétifs,
comme jadis Orphée je retiendrai les lions captifs,
et je toucherai l'empire d'Amour qui touche à tout.

Et tout sera, Syrinx, grâce à la vertu secrète
qu'insuffle au roseau en un subtil ajout
avec la passion du dieu le rêve du poète ;

parce que si ma bouche de la flûte joue
contre joue, son mystère de jonc doux interprète
et l'harmonie naît de ton baiser sur ma joue.

1. Nymphé qui, pour échapper aux ardeurs de Pan, fut transformée en roseau. Le dieu fit en cette matière la flûte qui porte son nom.

Syrinx²

¡Syrinx, divina Syrinx! Buscar quiero la leve
caña que corresponda a tus labios esquivos;
haré de ella mi flauta e inventaré motivos
que extasiarán de amor a los cisnes de nieve.

Al canto mío el tiempo parecerá más breve;
como Pan en el campo haré danzar los chivos;
como Orfeo tendré los leones cautivos,
y moveré el imperio de Amor que todo mueve.

Y todo será, Syrinx, por la virtud secreta
que en la fibra sutil de la caña coloca
con la pasión del dios el sueño del poeta;

porque si de la flauta la boca mía toca
el sonoro carrizo, su misterio interpreta
y la armonía nace del beso de tu boca.

Rubén Darío. *Prosas profanas y otros poemas.* (1896)

2. Ninfa que, perseguida por Pan, logró transformarse en caña. De este material el dios hizo la flauta que siempre lo acompañaba, llamada *siringa* por su origen.

Parte II

Gerardo Diego

Se taire

Lèvres immobiles qui se serrent :
c'est la peine qui me l'impose,
pour que la voix vive ne glose
mon silence profond, sincère.

Le vrai silence, luthier austère
qui entre deux musiciens compose
un pont dans l'air, que le muet l'ose
vers l'envers, jusqu'au puits — Oh se taire...

J'aimerais tant ouvrir la cage d'or
avec les clés de tous les accords
pour que vole enfin l'oiseau qu'on loue,

sans craindre qu'il ne parte sans retour
et chante au lieu du cantique du Jaloux
le dur requiem des mots sans amour.

Callar

Callar, callar. No callo porque quiero,
callo porque la pena se me impone,
para que la palabra no destrone
mi más hondo silencio verdadero.

Reina el silencio, el obrador austero
que un puente entre dos músicos compone,
para que el labio enmudecido entone
hacia dentro, hasta el pozo, el salmo entero.

Yo bien quisiera abrir al sello el borde,
desligar a las aves del acorde
y en volador arpeggio darles cielo

si no temiera que al soltar mi rama
en vez de dulce cántico del cielo
sonara la palabra que no ama.

Gerardo Diego. *Amor solo.* (1951)

Élégie de cave

Ni braises, ni cendres ; les flammèches s'effacent
dans l'espace ouvert du souvenir, dans l'air chanté
sur cette terrasse, ce trampoline hanté
par ce rêve entêté, lumineux, qui ne passe.

Et voilà l'aronde qui revient dans sa grâce
éternelle, poétise à mon ouïe enchantée
avec l'air léger du soir, complice serpenté
de hautes comètes que le nord-est embrasse.

Tout est néant ? Le feu impunément peut-il
dérober la seule joie qui peuple notre île ?
Qui donc jettera ce Barbe Rousse à la mer ?

Néant est tout. Bien vivante est ma demeure.
C'est vrai. Tu n'es pas morte, ce n'est pas l'heure.
Un ange passe dans tes yeux bleus, mère, mère.

Elegía de atarazanas

Ni ascua ya, ni ceniza ni pavesa;
aire en el aire, luz en el sobrado
de la santa memoria. Aquel tejado,
trampolín de aquel sueño que no cesa;

vuelve la golondrina y embelesa
con su trovar mi oído enamorado,
y está el cielo del Alta serpeado
de altas cometas que el nordeste besa.

¿Todo es ya nada? El fuego ¿también puede
devorar la ilusión, lo que no cede?
A ese alado ladrón, ¿no hay quién le ladre?

Nada es ya todo. Viva está mi casa.
Es verdad. No te has muerto. Un ángel pasa
por tus ojos azules, madre, madre.

Gerardo Diego. *Mi Santander, mi cuna, mi palabra.* (1946-1961)

LE ROMAN DE BOUTIQUE

Chapitre IV

Le chat

Depuis le fond des âges
 il y a un chat, le chat éternel,
 le chien d'un griffonnage,
 la lumière d'un miaulement de miel.
 Perse, égyptien, sans bagages,
 le chat est magnétisme, dynastie,
 jungle, tigre qui s'engage
 à rêver toujours de philosophie,
 à fixer — Oiselle, le sais-tu ? —
 l'âme pâle dans ta statue.

LA NOVELA DE UNA TIENDA

Capítulo IV

El gato

El gato. Siempre hubo un gato
 que era el gato, el gato eterno,
 la gracia de un garabato,
 la luz de un maullido tierno.
 El gato era Persia, Egipto,
 magnetismo, dinastía,
 la selva, el tigre conscripto
 a soñar filosofía,
 a coser — tan siderales —
 sus ojos en tus ojales.

Gerardo Diego. *Mi Santander, mi cuna, mi palabra.* (1946-1961)

Parte III

Jorge Guillén

Les souvenirs

Qu'advint-il donc de ces jours qui traversèrent pressés
hélas ! par le cœur ? Aveugle et infatigable onde,
c'est lui qui finalement vainc. Combien d'étreintes laissées !
Oh, temps : avec ta folle fugue mon cœur tu inondes !

Los recuerdos

¿Qué fue de aquellos días que cruzaron veloces,
ay, por el corazón? Infatigables a ciegas,
es él por fin quién gana. ¡Cuántos últimos goces!
¡Oh, tiempo: con tu fuga mi corazón anegas!

Les jardins

Temps en profondeur, temps en largeur : il vit en jardins.
Regarde comme il se pose, puis devient immense.
Maintenant son intérieur est tien. De tant de matins
à jamais ensembles, quelle unique transparence !
Oui, maintenant fable de la fontaine est ton enfance.

Los jardines

Tiempo en profundidad: está en jardines.
Mira cómo se posa. Ya se ahonda.
Ya es tuyo su interior. ¡Qué transparencia
de muchas tardes, para siempre juntas!
Sí, tu niñez, ya fábula de fuentes.

Jorge Guillen. *Cántico.* (1928-1950)

Índice general